



Aide à la prédication
Dimanche 19 août 2018
12^{ème} dimanche après la Trinité
« La grande guérison »
Actes 3, 1 à 10

Natacha Cros-Ancey
Coordinatrice de la formation permanente des pasteurs
pour la CPLR

Quelques points de repères préalables

La toute première église

1^{ère} Eglise, 1^{er} miracle, suivi d'un discours de Pierre (explication du sens de la guérison) ; nous sommes au temps du ministère des apôtres, ministère qu'à la suite de Jésus, ils reprennent avec la même puissance et en son Nom (Actes 3, v. 11 à 16). Notre texte achève une section narrative qui explique comment l'Esprit de Pentecôte s'est saisi de cette première communauté autour d'apôtres à la puissance thaumaturgique grandissante (Actes chapitres 1, 15 à 2, 47) et qui inaugure une section consacrée à la vie de la 1^{ère} Eglise à Jérusalem (Actes 3, 1 à 5, 42). Jésus n'est plus là ; il s'agit de poursuivre, en son absence, le ministère d'annonce du Royaume.

En Luc 4, Jésus avait ouvert son ministère en manifestant la force de guérison du Royaume (cf. Luc 4, 31 à 37 avec l'épisode de l'esprit impur chassé à Capharnaüm) ; ici, après l'événement de Pentecôte, Pierre et les apôtres, dont on nous dit qu'ils ont accompli des prodiges (Actes 2, 43) et qu'ils sont assidus au Temple (Actes 2, 46), s'inscrivent dans la même perspective.

On retrouve par ailleurs des parallèles entre cette guérison en Actes par Pierre et celle de Jésus en Luc 5, 17 à 26 (paralytique de Capharnaüm) : même déroulement général, avec le commandement des apôtres, et avec la joie et la louange des paralytiques guéris et la réaction de stupeur et d'effroi de la foule présente.

Contexte

L'épisode se situe au Temple, près de la « Belle porte », sans doute la porte orientale de la ville, située face au portique de Salomon, qui sépare la cour des païens de la cour des femmes. En tout état de cause, le passage de la porte est interdit aux non-juifs et à divers exclus, comme les boiteux, paralysés et aveugles (cf. Matthieu 21, 14 et Matthieu 23, 5 à 8). Frontière invisible qui oblige notre infirme, qu'un « on » indéterminé dépose là tous les jours, à rester « à la porte ». C'est en ce lieu de passage et de frontière certes invisible mais bien concrète, que Pierre et Jean s'arrêteront.

La figure de Pierre

- Le contraste entre la figure de Pierre dans les Evangiles (confession de foi, mais aussi doute / peur / reniement) et sa présentation dans notre texte (assurance, ancrage puissant en Jésus-Christ) est frappant. Nous sommes ici après l'événement de Pentecôte qui a insufflé à la fois puissance et racines aux disciples de Jésus ; on note le parallèle entre les événements relatés (effusion de l'Esprit en Actes 2, miracle de guérison en Actes 3) et les discours de Pierre leur succédant (Actes 2, 14 à 36 et Actes 3, 11 à 26, avec, dans les deux cas, des références vétéro-testamentaires massives, avec la référence à une prophétie de Joël dans le premier cas, et une référence à la figure de Moïse dans le second). (Sur les Actes, cf. Daniel Marguerat, *Les Actes des Apôtres. Commentaire du Nouveau Testament*, 2 vol., Genève, Labor et Fides, 2015).

Remarques spontanées à la lecture du texte et pistes pour la prédication

Jésus n'est plus présent de manière visible, comme de son premier vivant, mais les miracles vont se poursuivre à travers le ministère de ses envoyés. Dans le contexte des vies parfois rudement éprouvées que nous rencontrons dans nos propres ministères, dans nos engagements ou dans nos vies personnelles, ces récits de miracles ne manquent pas de nous faire réagir et parfois douloureusement : tant de malades, endeuillés,

éprouvés, exilés qui, bien souvent, nous semblent n'avoir vu aucun Jésus, et, à sa suite, aucun apôtre se tourner vers eux pour les relever. Les miracles ne seraient-ils alors que des récits anciens ?

A l'ombre de la Belle porte, ce texte nous invite, comme Pierre et Jean, à marquer le pas. Comme eux, qui s'arrêtent auprès de l'infirmes et le rejoignent dans son immobilité pour le « fixer » (v. 4), arrêtons-nous aussi pour relire ce qui se passe dans cette rencontre.

C'est tout d'abord un jeu de regards. Contrairement à la foule qui passe sans regarder, contrairement à nous qui osons parfois à peine lever les yeux sur les mendiants de nos villes, Pierre, avec Jean, non seulement fixe l'infirmes de son regard, mais réclame aussi un regard de ce dernier. C'est que si la foule, dans son va-et-vient vers le Temple, ne regarde guère ce mendiant immobile, l'homme de la Belle porte a lui aussi perdu le sens du vrai regard. Taraudé par la faim, la désespérance, les douleurs, lui, que personne ne regarde, ne regarde plus les autres non plus si naturellement. Et notre texte nous l'apprend avec beaucoup de délicatesse : l'infirmes voit Pierre et Jean, il les observe (sont-ils riches ? viennent-ils chaque jour ? seront-ils généreux dans leur aumône ?) et s'attend à un acte de compassion. Et puis, les observant encore après la première parole de Pierre (v. 6), il s'attend à recevoir quelque chose. Et cela nous redit combien, privé de la communauté de paroles et de regards des hommes, il est difficile de se lier spontanément à l'autre, de se soucier de lui, de s'intéresser à lui, alors que l'on manque de tout et de dignité humaine au premier chef.

A force de ne plus être regardé comme un homme, notre paralytique a perdu lui aussi l'usage de regarder les autres comme des hommes : c'est sans doute qu'il les observe de loin comme de potentiels distributeurs d'aumônes et qu'il faudra l'exigence de Pierre et du regard échangé pour que se restaure le lien authentique entre deux frères humains. Nous en voyons l'écho, dans notre réalité aujourd'hui encore, quand, engagés auprès des malmenés de la vie, nous mesurons combien de regards, de temps et de paroles il faut pour qu'une rencontre au-delà de l'entre aide immédiate ait lieu.

Il peut être intéressant de remarquer qu'au-delà de la guérison elle-même, la question du regard reste centrale. Dans les lignes suivant notre texte, il y a en effet, au début du discours de Pierre au portique de Salomon, la question de l'apôtre à la foule : « Pourquoi nous fixez-vous,

comme si c'est nous qui avons fait marcher cet homme par notre propre puissance ou par notre propre piété ? ». Et si Pierre avait besoin, pour relever le paralytique, qu'il le regarde, il se soustrait maintenant au regard de la foule pour redire ici encore qu'il n'est lui-même qu'un instrument du Royaume annoncé par Jésus le Christ. Dans la rencontre et les regards, Pierre n'a fait que sa part, une part ouvrant plus loin, plus haut et plus profond : vers le Christ glorifié par Dieu lui-même, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (v. 13).

Et nous, de quoi avons-nous besoin d'être guéris ? Peut-être, en premier lieu, de notre impuissance et de notre manque d'espérance quand nous voyons tant de laissés-pour-compte aux « belles portes » de nos confortables vies ? Que faire quand nous hésitons entre immobilisme et culpabilité ? Peut-être nous souvenir que, disciples du Christ, nous sommes, comme Pierre et les apôtres, bénéficiaires de sa confiance, de son envoi et de la puissance tenace de l'Esprit de Dieu. Au seuil des souffrances et des miracles de notre temps, nous sommes appelés, comme Pierre et Jean ce jour-là, à ralentir le pas, à nous arrêter pour regarder, être regardés, toucher et être touchés. Comme Pierre et Jean, qu'importe que nous ayons alors or ou argent, le paralytique relevé et bondissant ne s'en soucie plus. La générosité et l'exigence de partage gardent toute leur importance, mais elles ne manqueront pas de se manifester de surcroît si, authentiquement, nous sommes ancrés en notre Dieu, un Dieu de regard, d'appel et de résurrection.